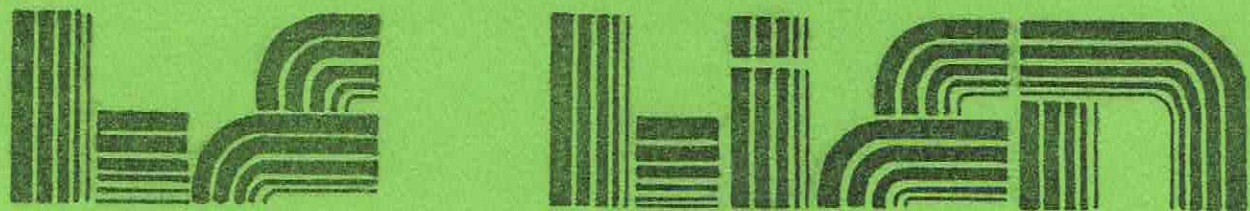
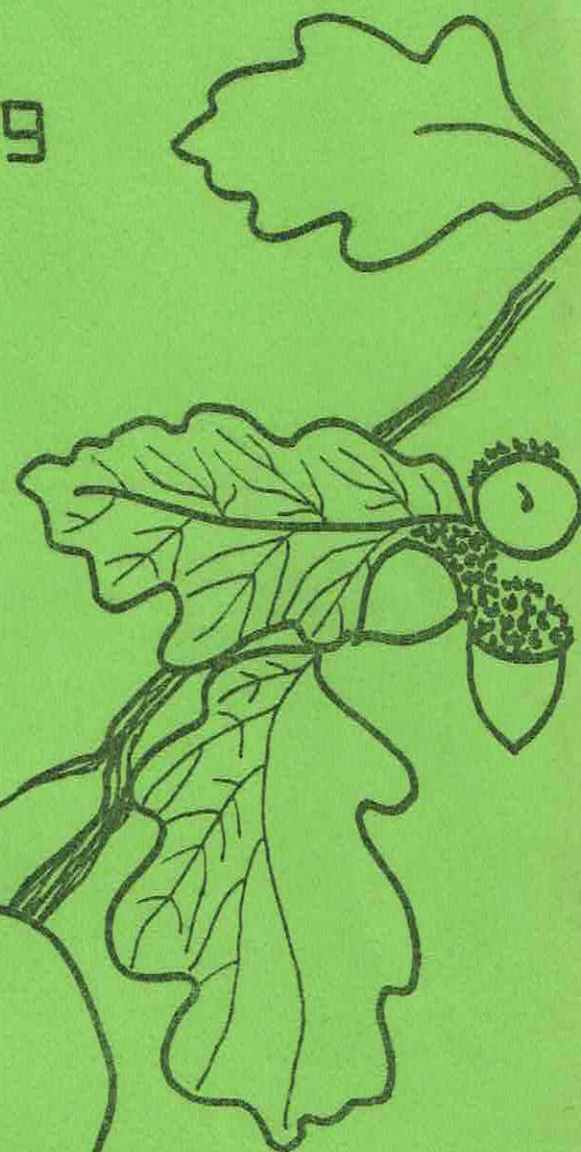
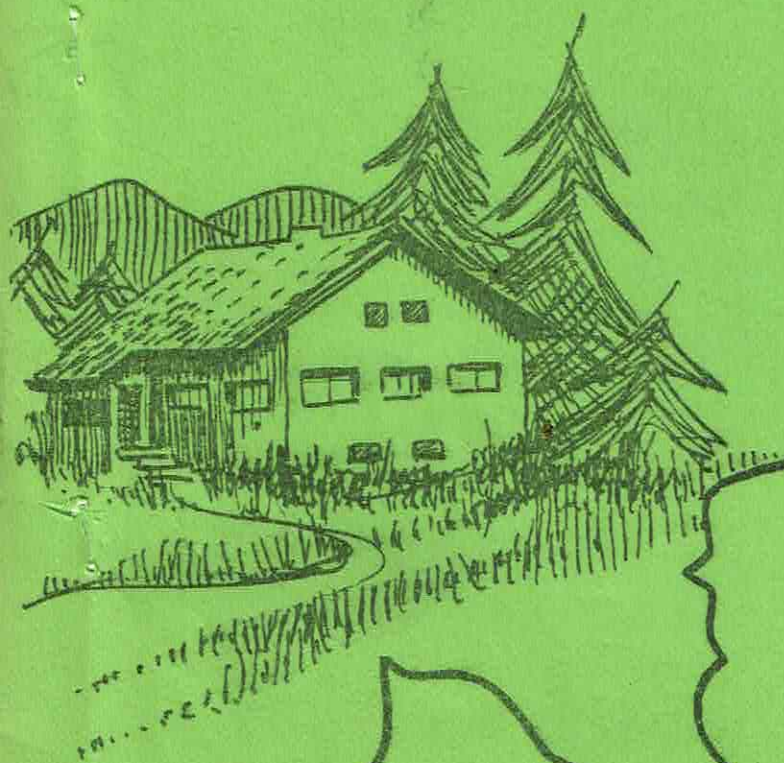


1978/N°13



club vosgien
section de Wissembourg
fondée en 1877



Numéro Spécial

2ème trimestre 1978

N° 13

Chers membres,

Chers amis,

Comme le marcheur reprend courage à l'approche du sommet qu'il s'est fixé comme but, notre Comité et tous les collaborateurs bénévoles voient toute proche la date de notre Congrès .

Le n° 2/1978 de notre revue " les Vosges " vient d'être diffusé. Il est entièrement consacré à l'événement : Wissembourg est à l'honneur .

Notre bulletin de liaison local se devait de consentir aussi un effort spécial; c'est pourquoi " LE LIEN " a pris pour le présent numéro une ampleur plus grande qu'à l'accoutumée. Nous comptons le mettre à la disposition de nos visiteurs le jour du congrès pour leur permettre de mieux voir que notre secteur est riche en beautés naturelles et en souvenirs.... et que nous l'aimons.

Le président .

L'année du Centenaire , année de rétrospective, nous a appris ou réappris beaucoup de choses. Entre autres dans la collection de la revue " Les Vosges " notre attention a été retenue par le n° 4 de l'année 1959 qui porte en première page de couverture une vue de Wissembourg fort belle . La revue " les Vosges " n'avait pas encore à l'époque la somptueuse présentation d'aujourd'hui , mais le secrétaire d'alors, notre regretté ami Jos. L. HUCK , lui donnait un dynamique essor. Dans ce numéro il faisait paraître pour la première fois depuis longtemps un article sur notre secteur .

Nous reproduisons ici intégralement cet article toujours actuel par certains côtés et amusant par quelques détails surannés. Signé H. Seybel il porte un titre significatif :

Un Coin Inconnu. . . . Wissembourg

" Bien sûr, il y aura parmi vous, amis lecteurs, des gens qui connaissent le coin de Wissembourg pour y avoir passé une fois ou l'autre. Mais des conversations avec de nombreux amis de nos Vosges nous ont appris combien le Nord de l'Alsace reste inconnu à beaucoup d'Alsaciens. Ceux qui habitent au Sud de Strasbourg ne poussent jamais plus loin que Haguenau ou Niederbronn. On sait qu'il y a encore un bout d'Alsace au delà , on ira une autre fois. . . . quand on aura le temps.

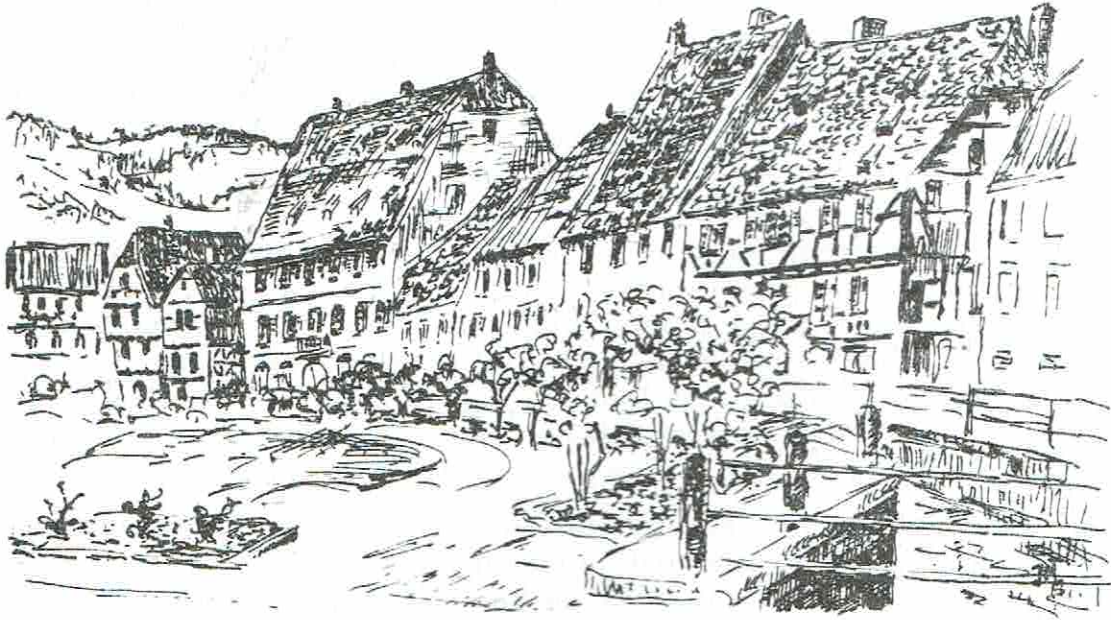
Il est vrai que Wissembourg c'est bien le bout de l'Alsace ! Il y a quelques années encore , c'était un peu le bout du monde. Partout la frontière barrait le passage : c'était le pays de la Belle au Bois Dormant , toute cette région assoupie dans une atmosphère de " Moyen-Age " qui dort . Quelques touristes avertis venaient rechercher là un bain de vie calme, au rythme ralenti, loin de la fébrilité moderne. La reprise économique risque de détruire cette ambiance : il est temps d'en profiter. Les Wissembourgeois eux-mêmes risquent de devenir infidèles à une de leurs vieilles devises , toute de placidité : " Kum ich heit nit, kum ich morje " .

Mais encore, direz-vous, qu'y a-t-il à voir dans ce Nord de l'Alsace ? - Pas grand'chose , je l'avoue, ou du moins peu de choses pour qui cherche le grand spectacle. Ici, pas de Spitzkopf surmontant un romantique Fischboedle ; vous ne trouverez pas de Hautes-Chaumes , ni les cascades du Nideck , ou de grands lacs vosgiens . Le paysage est calme, harmonieux , équilibré , comme les moeurs de la population.

Pour vous permettre de mieux comprendre ce pays et le voir plus aisément , voici quelques indications :

La petite ville de Wissembourg elle-même vaut un arrêt . Elle garde une atmosphère unique pour qui sait flâner dans ses ruelles , pour qui sait entendre la voix de Dieu sous les voûtes silencieuses de ses églises. Ne soyez pas pressés. Souvenez-vous que le temps est un ingrédient de la vie dont l'agrément est avant

tout une question de rythme. La superbe église abbatiale SS. Pierre et Paul mérite une visite prolongée. Derrière l'église se cache une crypte romane de toute beauté, nue, mal éclairée mais saisissante. (Passez dans le cloître, puis à travers les portes sous une voûte ; personne ne vous interpellera , les portes sont ouvertes , vous finirez par trouver). Flânez dans les petites rues près du temple St. Jean et sur les remparts. Nulle part en Alsace vous ne retrouverez , aussi poignante, l'atmosphère des temps passés : l'Ami Fritz a certainement vécu là .

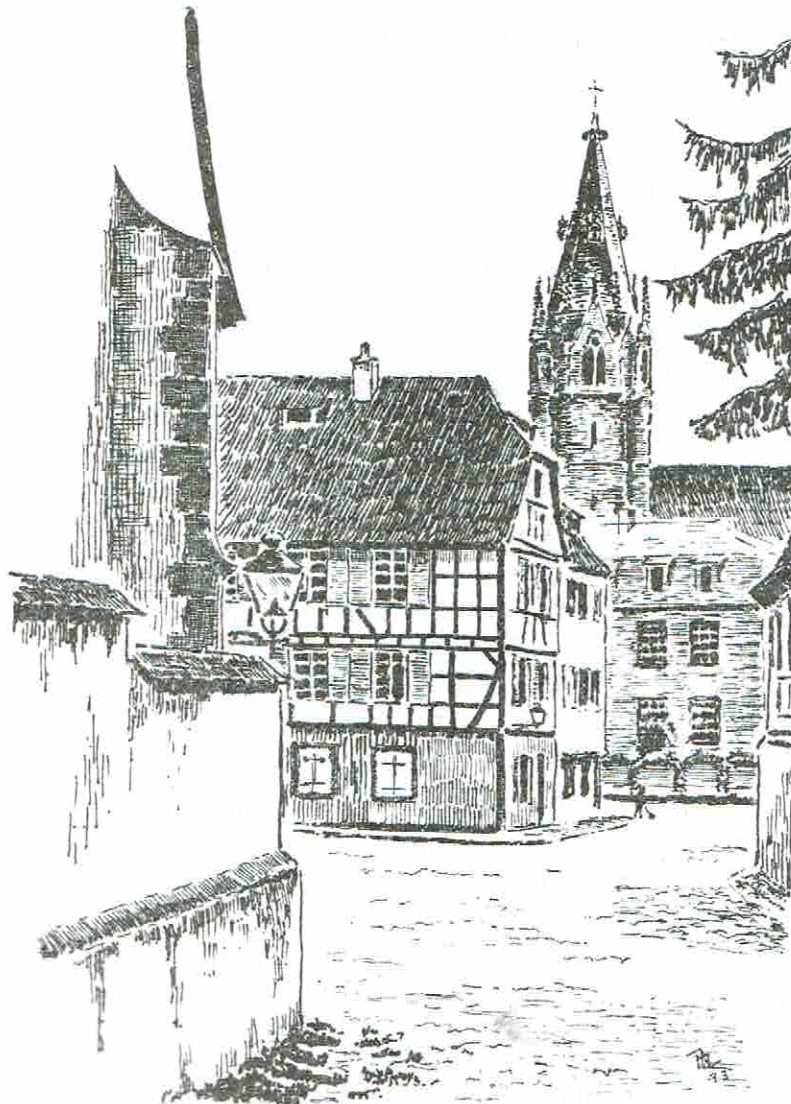


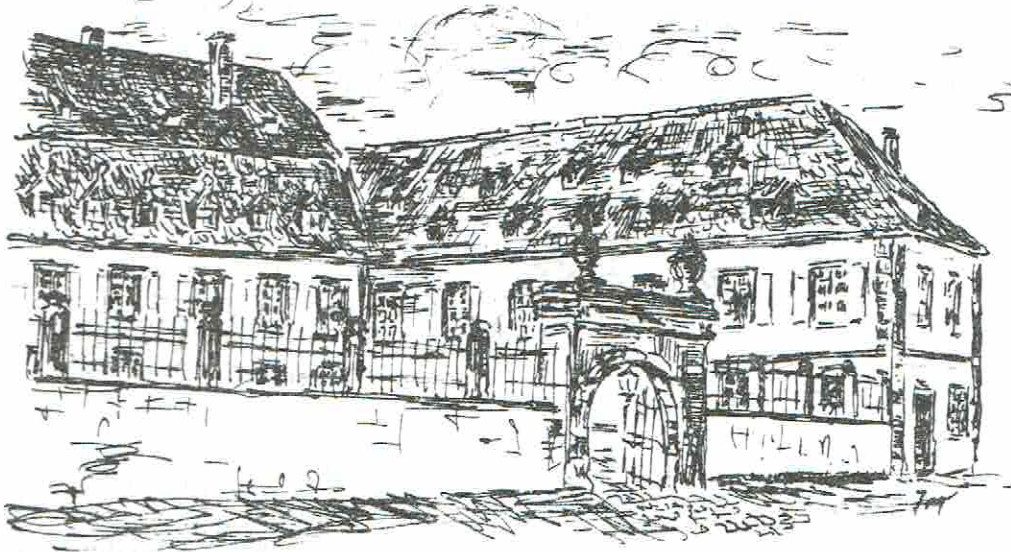
Si vous avez une voiture ou une bicyclette , allez voir les villages de Schleithal-attention , ami cycliste , le village a quatre kilomètres de long - Oberseebach et Hunsbach , les plus typiques d'Alsace. Si vous pouvez y arriver un dimanche, à la fin des cultes, vous verrez les derniers vestiges de costumes alsaciens authentiques : tous les autres travestis, ici ou ailleurs, sont des copies d'une fidélité souvent douteuse.

Pour la promenade en montagne, poussez vers l'Ouest : l'Obermundat, au Nord et au Sud de la Lauter, la Scherhol, le Luxekopf vous garantissent de magnifiques randonnées en forêt. Et par moment quelles saisissantes échappées vers la plaine d'Alsace, le Palatinat et la Forêt Noire ! Les vallées plus fermées du Buchbach ou du Heiligenbach (ruines du Guttenberg , pratiquement inconnues) ont un charme incomparable. La marche à pied dans ces modestes montagnes vous procure encore, avec des efforts modérés, le calme, la solitude que souvent on cherche en vain à Ste. Odile, au Haut-Barr, au Petit-ou Grand Ballon ou même au Rouge Gazon ou au Lac des Corbeaux. En automne, lorsque les feuillages sont bariolés, c'est un enchantement. Dans l'euphorie de l'air pur, d'un effort physique à notre portée - l'altitude ne dépasse pas 500 m - on oublie la trépidation de la vie moderne : il y a beaucoup de recoins

où le moteur à explosion et le transistor n'ont pas pénétré. Un peu plus loin, la région ruiniforme de Dahn (Palatinat) et, plus au Sud, à trois heures de marche, le Fleckenstein et la vallée de la Sauer offrent des points d'attraction remarquables.

Vous dirai-je pour finir, mes chers amis , que ces quelques lignes sont presque un sacrilège ? Ce qui fait le charme de ce coin de Wissembourg , c'est son calme , son isolement. En vous le signalant je risque de détruire l'enchantement. Ne venez pas trop nombreux, n'apportez pas votre poste portatif . Faites que dans l'orgie des couleurs de l'automne ou dans la tendre verdure du printemps naissant, le touriste que je rencontrerai soit un ami , parce qu'il est discret ; que je sente en lui au passage cette grande paix que donne la Nature. Nous nous reconnaitrons d'un regard , parce que nous saurons que nous sommes tous deux venus chercher ici ce qui souvent manque ailleurs : la lumineuse sérénité qui a toujours fait la beauté de nos randonnées dans les Vosges. "





la « misérable mesure » du roi Stanislas .

IL Y A PLUS DE 250 ANS

Un Conte de Fée Connut Son Dénouement à

WISSENBOURG

MARIE LECZINSKA a été choisie REINE DE FRANCE !



Il y avait une fois une pauvre petite princesse chassée avec son père de la lointaine patrie. Elle avait cherché la solitude et la paix dans nos murs Or, voici qu'un beau jour, un ambassadeur d'une grande Cour vint la trouver pour la demander en mariage pour son illustre seigneur . Ceci se passa , il y a plus de deux siècles et demi à Wissembourg ! En effet , Marie Leczinska, hôte de notre ville depuis quelques années , avait été choisie pour devenir reine de France . La publication des bans, les préparatifs du mariage , le départ de la princesse , tout cela suscitera à l'intérieur de notre ville une émotion et une curiosité intenses et un mouvement de foule inhabituel .

Un honneur pour la ville de la Lauter

Déjà en 1720 la population wissembourgeoise avait été vivement troublée par la nouvelle annonçant que l'ancien roi de Pologne allait s'installer dans la petite ville alsacienne . Stanislas Leczinsky avait en effet été chassé du trône de Pologne qu'il avait occupé de 1704 à 1709 , puis de la Principauté de Deux- Ponts, et avait choisi Wissembourg comme lieu d'habitation lorsque le Régent lui eut accordé l'autorisation de vivre dans une ville de l'intendance d'Alsace.

La famille de Weber qui appartenait à la noblesse locale mit à la disposition du roi, de sa famille et de sa suite un petit château qu'elle venait de faire édifier en plein centre de la ville . C'est dans cette " misérable mesure " , comme l'appelleront les ambassadeurs du roi de France , que vint se fixer le roi

Stanislas, en 1720 . Roi sans trône, sa Cour était réduite aux membres de sa famille : son épouse Catherine Opalinska, sa vieille mère Anne Jablonowska et sa fille Marie Leczinska , ainsi qu'à quelques dignitaires qui lui étaient restés fidèles comme le comte Tarlo , son représentant auprès des Cours étrangères , le baron de Meszeek , son maréchal du palais Wimpff , son premier gentilhomme de la Chambre , Biber , son secrétaire , cinq officiers et trois dames d'honneur de la reine.

Une vie de Belle au bois dormant .

Toute la famille résidait là , pendant quelques années , goûtant le charme de notre ville et jouissant de la haute considération des habitants . Mais son état de pauvreté était tel que le roi ne pouvait y remédier que par un seul moyen : trouver un bon parti pour sa fille qui avait 17 ans en 1720 . Elle n'était pas belle , mais elle était cultivée et spirituelle . Le marquis de Courtevaux , commandant le régiment de cavalerie en garnison à Wissembourg s'éprit de la jeune princesse . Un marquis ? cela ne suffit point à l'ambitieux Stanislas qui avait bien d'autres prétentions .

Un jour de l'an 1725 , on vint lui rapporter que le duc de Bourbon avait jeté son dévolu sur sa fille . Cela convenait déjà mieux au futur beau-père. Mais voilà que quelques semaines plus tard ce projet fut bouleversé : le 27 mai, à son lever, Louis XV annonça à la Cour " qu'il épouse la fille unique de Stanislas Leczinsky , comte de Lesno , ci-devant staroste d'Adelnau , puis palatin de Posnanie et ensuite élu roi de Pologne , au mois de juill et 1704 , et de Catherine Opalinska, fille de Castellan de Posnanie " .

Intrigues et préparatifs fébriles tiennent en haleine les Wissembourgeois

Une estafette venue de Versailles vint prendre un soulier de la princesse , une paire de gants ainsi que la hauteur de sa jupe en vue de confectionner le futur trousseau. La princesse ne possédant qu'une paire de souliers dont elle ne pouvait se séparer , une pantoufle fit l'affaire.

Le 22 juillet de la même année , du haut de la chaire de l'église St. Jean , un Père Capucin publia les bans entre Louis XV , roi de France, et Marie Leczinska. Le roi de Pologne en exil voyait se réaliser au-delà de ses espérances ses ambitieux désirs . Quant à Marie , elle éprouvait quelques craintes à se marier avec un roi âgé de 15 ans , alors qu'elle en avait 22 , et d'aborder la vie à la Cour la plus célèbre d'Europe.

De son côté, le maréchal de Bourg , Gouverneur de Strasbourg , avança à Stanislas la somme nécessaire pour dégager les bijoux que ce dernier avait mis en gage chez un juif de Francfort : quelques pierreries sauvées du trésor royal . Le maréchal lui prêta également trois pages pour constituer un semblant de Cour.

Tous ces préparatifs n'allaient pas sans mal, sans compter les intrigues qui s'étaient formées dès l'annonce royale. Ainsi des insinuations calomnieuses provoquèrent la venue secrète du chirurgien de la Cour pour vérifier si la princesse polonaise n'était pas atteinte du haut mal . Stanislas lui-même fut

l'objet d'une tentative d'empoisonnement et chercha refuge au château St. Rémy ...

Le journal de J.- C. Scherrer

Dans la ville , par contre , régnait une joyeuse animation . Dans son journal , Jean-Christophe Scherrer , hôtelier à l'enseigne de l'Ange , rapporte que les habitants pouvaient voir " les princes les plus distingués de la France , venus chercher l'aimable princesse ; mais encore arrivèrent chez nous les ambassades de nombreuses Cours étrangères qui apportaient de précieux cadeaux , tels que de beaux chevaux " . Quant à la ville elle organisa une grande fête avant le départ de la future reine de France . Durant plusieurs jours la population vécut dans une ambiance de fête . On ne travaillait pas et tout était bon marché : " Le muid d'avoine était à trois ou quatre livres , la livre de beurre à cinq sous . "

Le jour du départ de la reine , les rues qu'elle allait traverser furent décorées à l'aide de mâts , plantés depuis sa maison jusqu'à la Porte de Haguenau , la sortie sud de Wissembourg . " Devant la porte se trouvaient les enfants des écoles des deux confessions et les bourgeois rangés pour la parade ; à leur tête se tenaient les jeunes gens de la ville avec musique et drapeaux . La reine en passant en voiture considérait ce spectacle avec satisfaction et écouta jouer sa marche favorite . Pleine de joie , elle se mit à sourire "

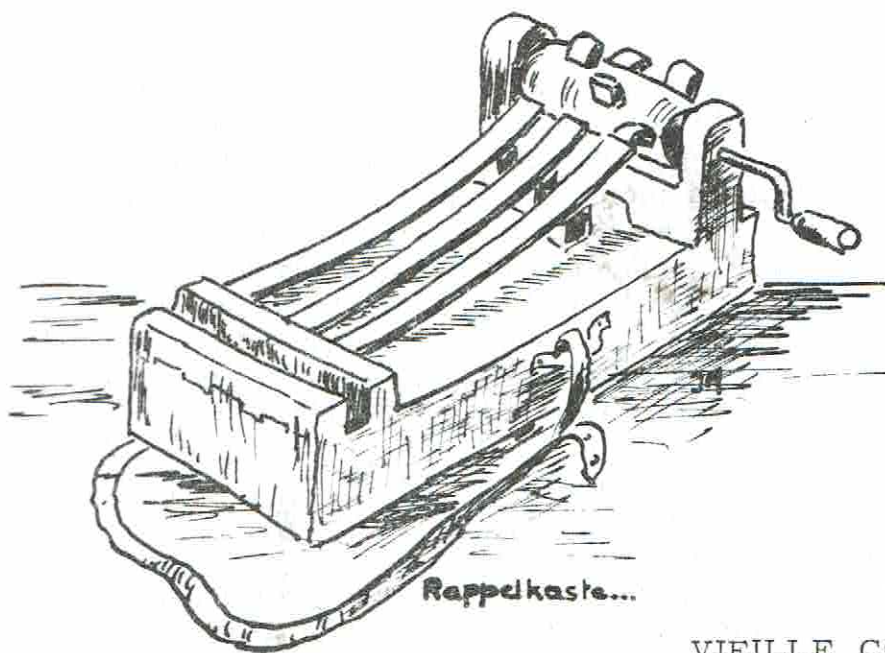
Strasbourg , étape triomphale sur le chemin de Versailles .

Le 4 juillet , la future reine et sa suite firent une entrée triomphale à Strasbourg où ils furent les hôtes de la comtesse d'Andlau . Le 25 juillet arrivaient de Paris Mademoiselle de Clermont en compagnie de Mesdames de Mailly et de Bouffers , les sept dames d'honneur de la future souveraine ainsi qu'un grand nombre d'officiers et de serviteurs . Le 9 août fut rédigé à Versailles le contrat de mariage . Louis d'Orléans remplaça le roi , resté à Versailles . La cérémonie fut digne d'un mariage royal : sonnerie de cloches , trompettes , grands-maîtres de cérémonies , courtisans et courtisanes venus expressément de Versailles en d'innombrables carrosses dorés , (une somme de cent mille écus avait été crédités pour couvrir les frais du fastueux déplacement !) gardes royaux et suisses et , naturellement , la foule strasbourgeoise qui assistait ébahie au déploiement de ce faste inhabituel . Le cardinal de Rohan-Soubise présidait la cérémonie religieuse .

Le 17 août , la reine et sa suite quittèrent Strasbourg pour Saverne où elles furent les hôtes du cardinal de Rohan . C'est là que Stanislas vint rejoindre sa fille . Le prestigieux cortège reprit alors sa route par Metz , Verdun , Reims pour atteindre Paris . Marie Leczinska avait définitivement quitté l'Alsace .

Cérémonie officielle à Fontainebleau

A Fontainebleau eut lieu la cérémonie officielle : Marie Leczinska rencontre enfin son illustre époux , Louis XV , surnommé " Louis le Bien-Aimé " Les années passèrent . Louis XV se révéla un roi fainéant et pervers . Son règne fut un des plus néfastes pour la France , et une des causes de la révolte populaire qui bientôt va se déchaîner . Marie Leczinska aura trouvé à Versailles tout , sauf



A ALTENSTADT , les
joueurs de crécelle
appellent au culte pendant
la Semaine Sainte .

VIEILLE COUTUME D'AUTREFOIS

En Alsace la Semaine Sainte a de tous temps revêtu un caractère sacré , les chrétiens des deux confessions commémorent également avec dignité et piété la Passion du Christ . Pendant que chez les protestants le Vendredi Saint est la fête principale de l'année religieuse , chez les catholiques ce sont les " trois jours sacrés " c.à d. le Jeudi Saint, le Vendredi Saint et le Samedi Saint qui sont marqués d'une grande tristesse, caractérisée par l'absence de toute sonnerie de cloche et d'accompagnement d'orgues. La tradition veut que dans de nombreuses paroisses l'appel des cloches soit remplacé par le jeu des crécelles , instruments de musique en bois bien rudimentaires , qui ne font leur apparition que durant ces quelques jours.

Une simple caisse sonore.

A Altenstadt, village associé à Wissembourg, cet instrument n'a de crécelle que de nom car il est en forme d'une caisse sonore en bois de sapin munie, tel le corps d'un violon , d'une ouverture ronde par le bas. Un cylindre portant des dents et actionné par une manivelle soulève l'un après l'autre des marteaux en bois qui, retombant, frappent la caisse qui résonne. Plus on actionne la manivelle vite, plus les coups se rapprochent et rendent un bruit semblable à un roulement sourd et continu. Le tout pèse ses 3 à 4 kg et se porte , suspendu à une lanière en cuir , sous le bras gauche. Jadis, c'étaient les apprentis-menuisiers du village qui exerçaient leurs jeunes talents à confectionner ces crécelles ; ou bien c'était le père ou le grand'père qui les fabriquait pendant les longues soirées d'hiver. Les crécelles sont devenues rares aujourd'hui , et on se les fait réserver des années en avance

La jeunesse du village attend avec impatience
la Semaine Sainte ...

C'est à la jeunesse qu'incombe la mission d'appeler au culte. Les crécelles appelées chez nous " Rappelkaste " sont descendues du grenier, vérifiées. On se remémore les divers chants d'usage . Le soir du Jeudi-Saint on s'inquiète du

temps car cette nuit-là on fait le tour du village , chantant et jouant de la crécelle. Souvent deux ou trois camarades dorment ensemble sous le même toit pour ne pas manquer le départ . Et c'est les yeux pleins de sommeil que vers trois heures du matin les servants de messe et quelques anciens se regroupent pour entreprendre ensemble la randonnée traditionnelle qui conduira par les hameaux extérieurs à travers toute la commune. Le chemin mène droit à travers champs, dès le passage du pont de chemin de fer , vers le Geisberg. On chuchote à voix basse , escaladant en file indienne la pente, s'éclairant furtivement avec la lampe de poche. Les aînés rassurent par leur présence et se chargent très souvent des crécelles qu'ils portent , pareilles à des sacs d'école , par-dessus leur épaule.

C'est en pleine nuit
que retentissent chants et crécelles

On s'arrête une première fois au monument français de 1878. " La Marseillaise " ou " le chant du départ " suivi du roulement des crécelles retentit dans la nuit noire. On pénètre en silence dans l'enceinte de la ferme du Geisberg . Au signal donné , on entonne " Wem Gott will rechte Gunst erweisen " ou bien " Das Wandern ist des Müllers Lust " . Après chaque strophe on fait rouler à l'unisson les crécelles. Honte à celui qui n'obéit pas au signal et qui donne un coup de marteau de trop. Les volets s'entr'ouvrent et aux fenêtres éclairées apparaissent jeunes et vieux qui saluent et encouragent les jeunes musiciens.

Mais la randonnée continue . Par la Gutleuthohl et la forêt du Bienwald on se dirige vers la maison forestière de la Hardt, annoncé de loin par l'aboiement féroce des chiens de garde. La forêt , réveillée en sursaut , répercute curieusement chants et roulements. On remonte la route de Lauterbourg et l'Allée des Peupliers jusqu'aux abords de la ville de Wissembourg , puis on repasse à travers le village jusqu'à la frontière allemande , au-delà du Welschdorf . Il est six heures passé. On salue le jour naissant par un chant de louange :

" Der Tag fängt an zu bleichen,
Für die Armen , für die Reichen ,
Der helle Tag den Gott gemacht ,
Gott geb uns ein'glücksel'gen Tag ! Tagglock ! "

La mélodie ressemble à une litanie , chantée sur un rythme de marche, chaque refrain se terminant par " Tagglock " . Arrêt devant le presbytère . En l'honneur du curé retentit le " Grosser Gott wir loben Dich " . Et, quand la ronde est terminée, on rentre fatigué et transi , parfois trempé, mais content. La maman inquiète attend son petit avec un bon café chaud.

Mais bientôt il faut repartir . C'est par groupes de 2 ou 3 , accompagnés par une volée de petits , filles et garçons , qu'on égrène la sonnerie de l'angelus à midi , chaque groupe parcourant un quartier précis .

" Ihr Leit wir woll'n Eich sage
Die Glock hat zwölf geschlagen " .

L'après-midi ce sera l'appel au culte de trois heures. Il faut boucler trois fois la ronde : " Zum erschte Mol - zum zwäte Mol - zum letschte Mol in d'Kerich " . Et c'est au pas de course parfois que cela se termine , pour être à l'heure . Même cérémonial le soir , pour les " Stations " . : " Zum erschte Mol - zum zwäte Mol - zum letschte Mol in d'Statione ! " et la nuit tombée, pour l'angelus :

" Nachtglock - Zum Leid' un Stärwa Christi " .

Pendant que le Vendredi Saint on rappelle à l'occasion de l'angelus la fin douloureuse du Christ , on fait allusion , le Jeudi Saint à la veillée au Jardin des Oliviers : " Nachtglock - Zur Todesangst Christi " .

A nouveau on s'en ira la nuit au Geisberg. A nouveau on réveillera le village dès six heures au son des crécelles qui ne se tairont qu'après avoir appelé pour une dernière fois les fidèles à l'office solennel de la veille de Pâques, le soir du Samedi Saint , vers 23 heures.

Le matin du Samedi Saint on ramasse les oeufs

Toute la matinée les servants de messe vont de porte en porte quêtant leur salaire pour toute une année de dévouement au service du culte , sous forme d'oeufs ou de monnaie sonnante. L'après-midi , en présence de Monsieur le Curé , les servants de messe procèdent au partage. Le chef et les aînés touchent quelques oeufs en supplément , mais chacun rapporte , bon an mal an , 30 à 40 oeufs à la maison .

La vieille coutume n'a guère changé par rapport à jadis

Les quelques changements survenus résident plutôt dans un changement d'horaire imposé par la réforme liturgique survenue depuis Vatican II. Jadis les crécelles retentissaient dès le matin du Jeudi Saint pour se taire le Samedi matin . Et les quelques 20 ou 30 crécelles qui furent actionnées depuis l'entrée du clocher , au cours de l'élévation , à la messe du Jeudi Saint, furent un accompagnement digne du Dieu des armées. Mais peut-être prenait-on davantage plaisir au bruit qu'à sa signification même : aussi ce rite a-t-il été supprimé .

Le circuit nocturne également était plus long. Ainsi partait-on dès minuit pour toucher après le Geisberg, le Gutleuthof , la maison du garde-barrière sur la route de Schleithal, et le Moulin St. Rémy ; toutes ces stations ont disparu durant la dernière guerre. On chantait : " Das Wandern ist des Müllers Lust " ou bien : " Drunten in der Mühle sass ich in süsser Ruh " . Ici on vantait le jeu pittoresque de la roue du moulin ou la gaieté traditionnelle du meunier. Là, le chant de l'aube était un chant de louange à Dieu , maître de notre destinée :

" Beim frühen Morgenlicht
Erwacht mein Herz und spricht
Gelobt sei Jesus Christus
In alle Ewigkeit " .

On rentrait en suivant les Lignes de Wissembourg et on terminait par le Neuhof, de l'autre côté de la frontière. On tenait d'ailleurs à se rendre au moulin St. Rémy et au Neuhof bien qu'on risquait d'y rencontrer les gars de Schweighoffen , rivaux d'un jour pour la quête des oeufs qui y était toujours très bénéfique. Mais la présence des anciens rassurait les plus jeunes et enhardissait les autres . D'ailleurs on était bien une quarantaine à l'époque , contre une dizaine actuellement.

On répétait dans une vieille grange

Mais ne faisait pas partie du groupe qui voulait. Durant les vacances de Pâques qui en ce temps tombaient toujours dans la Semaine Sainte, tous se retrouvaient quelque part, pendant un certain temps, dans la grange en ruine de Schmidtknecht Georges pour y répéter ensemble les chants et s'entraîner à faire tourner en mesure les crécelles - et ceci sous l'oeil critique du chef des servants de messe.

Il y avait naturellement aussi des moments gais, bien sûr, ainsi le matin, lorsqu'en passant devant la maison où dormait la soeur d'un camarade, on ajoutait au refrain traditionnel, pour se moquer de la belle encore endormie :

" Tachglock, alti Mädle schloofe noch " .

Tous les villageois d'ailleurs prenaient un vif intérêt à ces randonnées nocturnes. La nuit, par exemple, il était de tradition qu'on serve dans la maison du maire, ou bien au moulin St. Rémy, à la Eichmühl ou au Neuhof, du Hopfkuche et du café noir, ou tout simplement un énorme morceau de pain paysan tout frais qui faisait le délice des jeunes affamés. Aux grands on versait un verre de vin du pays ou du quetsch. Des haltes pareilles faisaient naturellement oublier toutes les fatigues.

Il est heureux que la tradition des crécelles ne se soit pas perdue, qu'à l'heure de la Télé ou de la motorisation, les jeunes parcourent à pied comme leurs grands-pères le même itinéraire, chantant les mêmes refrains, reflet de notre âme et de notre foi ancestrale.

Mathès J.

△-△-△-△-△-△-△-△-△-△-△

" Marie Leczinska, Reine de France " : suite et fin de la page 6

... le bonheur escompté. L'unique fils auquel elle donnera le jour, Louis, dauphin de France, meurt en 1765, trois ans avant sa mère.

Sans doute a-t-elle pensé bien des fois à Wissembourg et à ses alentours, havre de paix et d'une jeunesse heureuse.

Quant à Stanislas, il devint par la suite Duc de Lorraine ; il est décédé le 2 février 1766 au château de Lunéville. Un jour il écrivit à un ami, le maréchal de Bourg : " Je soupire toujours après l'Alsace, que vous m'avez rendue si agréable à me la faire regretter toute ma vie " .

Mathès J.



UNE RANDONNEE DANS LES ANDES

Dans la partie Sud-Est du Pérou, à 3 500 m d'altitude, se situe CUZCO, ancienne capitale de l'Empire Inca. A 200 km de là, le MACHU-PICCHU (= vieille montagne), la cité perdue, qui ne fut découverte qu'en 1911 par Hiram Bingham, après de nombreuses journées de marche. En effet, une " route " inca reliait Cuzco au Machu-Picchu, en fait un sentier dallé et bordé de diverses constructions (fortins, postes de garde, greniers, fontaines etc..) C'est une partie de cette route que Hiram Bingham découvrit après de nombreuses recherches et parvint ainsi jusqu'au Machu. C'est ce "chemin des Incas " que nous allons suivre pendant trois jours.

Aujourd'hui Cuzco est une charmante petite ville, la route des Incas n'existe plus qu'en tronçons, mais Machu-Picchu est encore isolé. Seul un train à voie étroite en permet l'accès. La voie ferrée longe le fleuve sacré de l'Urubamba, entre deux formidables parois rocheuses. Pour rejoindre le chemin des Incas, perché entre 3 000 et 4 000 m. d'altitude, il faut trouver une faille dans ces murs. Et voilà pourquoi les randonneurs modernes ne commencent pas leur périple à Cuzco, mais à 88 km de là, le long de la voie ferrée.

Cette randonnée est naturellement très tentante, et l'intérêt qu'elle présente, est multiple : visite de ruines inaccessibles au tourisme motorisé, végétation tropicale luxuriante, vues impressionnantes sur la Cordillère des Andes.

Toutefois quelques difficultés se présentent : il n'y a ni villages, ni refuges tout au long du chemin, et juillet, au Pérou, c'est... l'hiver ! Par ailleurs, une carte détaillée des sentiers n'existe pas. Et bien évidemment, on ne peut compter ni sur le balisage des sentiers, ni sur le berger qui pourrait donner des renseignements : il ne parle qu'indien quechua ! Enfin le problème le plus important c'est l'altitude, nous devons en effet franchir deux cols à 4 200 m avec des sacs lourdement chargés.

Aussi préparons-nous minutieusement notre randonnée (si l'on veut paraître plus sérieux, il vaut mieux dire " trekking "). Le test-altitude est fait. En Bolivie, nous avons vaincu le Chacaltaya à 5 300 m. Qui peut le plus peut le moins ! Au marché de Cuzco nous faisons l'acquisition de feuilles de plastique qui nous permettront de passer des nuits " confortables ", et de nombreux lainages en alpaca, sans oublier l'inévitable poncho. Nous nous munissons également de provisions : fruits et légumes séchés dont se nourrissent les Indiens et d'une batterie de cuisine fort réduite : un quart, une cuillère et un couteau

feront l'affaire. Un croquis et une description sommaire du chemin nous sont fournis par un Suisse qui connaît bien la randonnée. Il nous donne également un renseignement précieux : le chemin est facilement accessible au km 88 du train. Il suffit de demander gentiment au chef de train d'arrêter sa locomotive à cet endroit-là.

1° jour : nous voilà partis. Km 88 : 9 heures . Il n'y a pas de gare, mais le train s'arrête pour nous à un pont qui permet de franchir le torrent. Nous longeons un affluent de l'Urubamba en montant doucement parmi les cactus et de superbes fleurs tropicales. Vers midi nous faisons halte près d'une jolie cascade. Après une heure de marche nous dépassons le seul village que nous trouverons sur notre route. Des jeunes filles au chapeau fleuri nous font signe de la main. Un peu plus haut, dans les " alpages " , nous croisons un berger qui, comme tous les bergers de montagne , entame une petite causerie en quechua. La montée se poursuit dans des prés qui ressemblent un peu à nos chaumes. Puis nous entrons dans la forêt tropicale. De hautes tiges de bambous bordent le chemin. Nous commençons à penser avec inquiétude à notre soupe du soir. Où sont les bonnes bûches de nos Vosges qui permettent de si belles flambées ? Mais l'eau est assurée , nous longeons toujours un petit torrent et arrivons bientôt à une cascade. L'eau est très froide , mais excellente et saine. Nous grimpons encore un peu, car la 2ème journée nous devons monter à 4 200 m . Dans une clairière , un berger ou un randonneur a construit une minuscule cabane en bambous , recouverte d'herbe , il faudra nous glisser dessous , le " plafond " est à 50 cm de hauteur . Les feuilles plastiques assurent une bonne isolation au sol.

Premier feu de bambou !

Ce n'est pas évident

La nuit est complètement tombée à 7 heures du soir. Nous repérons la Croix du Sud au cas où nous en aurions besoin pour nous orienter !

Le froid se fait très vif .

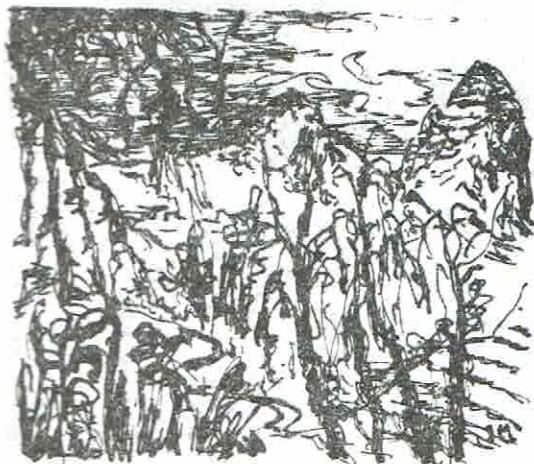


2° jour Une rude journée nous attend. Nous allons monter longuement , et les sacs sont pesants. Après la forêt nous attaquons le col et avançons dans un paysage de haute montagne. Le chemin grimpe en lacets serrés , la végétation se fait rare. Dans la montée nous sommes dépassés par une Autrichienne , première d'un groupe de solides gaillards qui traînent à une heure de marche derrière elle . Nous la retrouverons plus haut , se baignant dans un lac glacial à près de 4 000 m ! Le col est dépassé après trois bonnes heures de marche ininterrompue. 4 200 m : nous atteignons la limite des neiges. Tout autour de nous , s'élèvent des sommets à plus de 5 500 m. Nous nous sentons quelque peu écrasés par ces géants et oppressés par le manque d'oxygène. La descente est raide et un peu démoralisant , car nous voyons en face de nous le deuxième col à franchir , et nous aimerions garder un peu plus d'altitude . Un torrent s'est creusé un lit un peu plus bas et un rocher en surplomb nous offre un abri pour déjeuner sous la pluie. Le vent souffle fort à cette altitude . Nous sommes rejoints , pour le dessert , par les porteurs d'une autre équipe de randonneurs ayant préféré le style " tout confort " . Ces porteurs Indiens préparent le repas de leurs clients . Ils tirent tout le matériel de grandes

couvertures nouées sur les épaules et dans lesquelles ils portent en moyenne 25 kg. Ils sont très intéressés par nos sacs à dos et nous... par leur café chaud.

Revigorés, nous attaquons le 2° col. Puis nous descendons vers les ruines de Sayajamarca où nous ferons étape. C'est une véritable petite caserne inca, envahie par la végétation, à laquelle on accède par un escalier assez bien conservé. L'étape réserve une agréable surprise : le torrent s'élargit et offre une véritable piscine très discrète sous un épais rideau de mousses et de lianes. L'endroit est très charmant, mais mal chauffé !! Heureusement que nous avons derrière nous une enfance passée à construire des cabanes. Notre expérience va nous servir. Les feuilles de plastique cousues bout à bout au moyen de brindilles remplacent le toit disparu des ruines incas. Le deuxième feu de bambou ne prend pas mieux que le premier, et nous avalons la soupe tiède bien après les fruits séchés, non sans un regard d'envie vers les spaghettis - sauce tomate - de l'équipe organisée qui campera à côté de nous.

3° jour Tôt le matin nous reprenons notre route. Toute la journée nous traverserons la forêt vierge. La végétation est incroyablement touffue, et nous voyons maintes de nos " plantes d'appartement " qui atteignent des hauteurs impressionnantes. Dans la devanture d'un fleuriste il y en aurait pour une fortune. Un tunnel et des marches rendent le chemin plus aisé. Décidément, les Incas nous auront facilité la randonnée !! Dans une clairière nous atteignons les ruines de Puyopatamasca, assez importantes. Des étudiants péruviens prennent leur petit déjeuner près de la fontaine et nous indiquent le chemin à suivre après les ruines, car nous allons - semble-t-il - rencontrer des problèmes : Un chantier vient d'ouvrir un peu plus bas, et des ouvriers dynamitent un pan de montagne. En effet, la civilisation se rappelle à notre bon souvenir peu après. Au milieu des merveilleuses fleurs tropicales surgissent des pylônes électriques, un chemin très raide en descente nous amène vers les baraquements du chantier où nous nous renseignons. Un hôtel est en cours de construction, et nous serons obligés de contourner une carrière par le haut, puis rejoindre à travers la forêt vierge le chemin des Incas.. Notre enthousiasme est quelque peu douché. Cet immense hôtel en projet, destiné à loger les touristes visitant le Machu-Picchu, a irrémédiablement fait disparaître un important tronçon du chemin des Incas. Nous faisons un petit détour par les ruines de Winay-Wayna, dernière étape inca avant le Machu-Picchu. Le contournement de la carrière nous amène bien haut par rapport à notre chemin, et nous le rejoignons en descente par la forêt vierge.



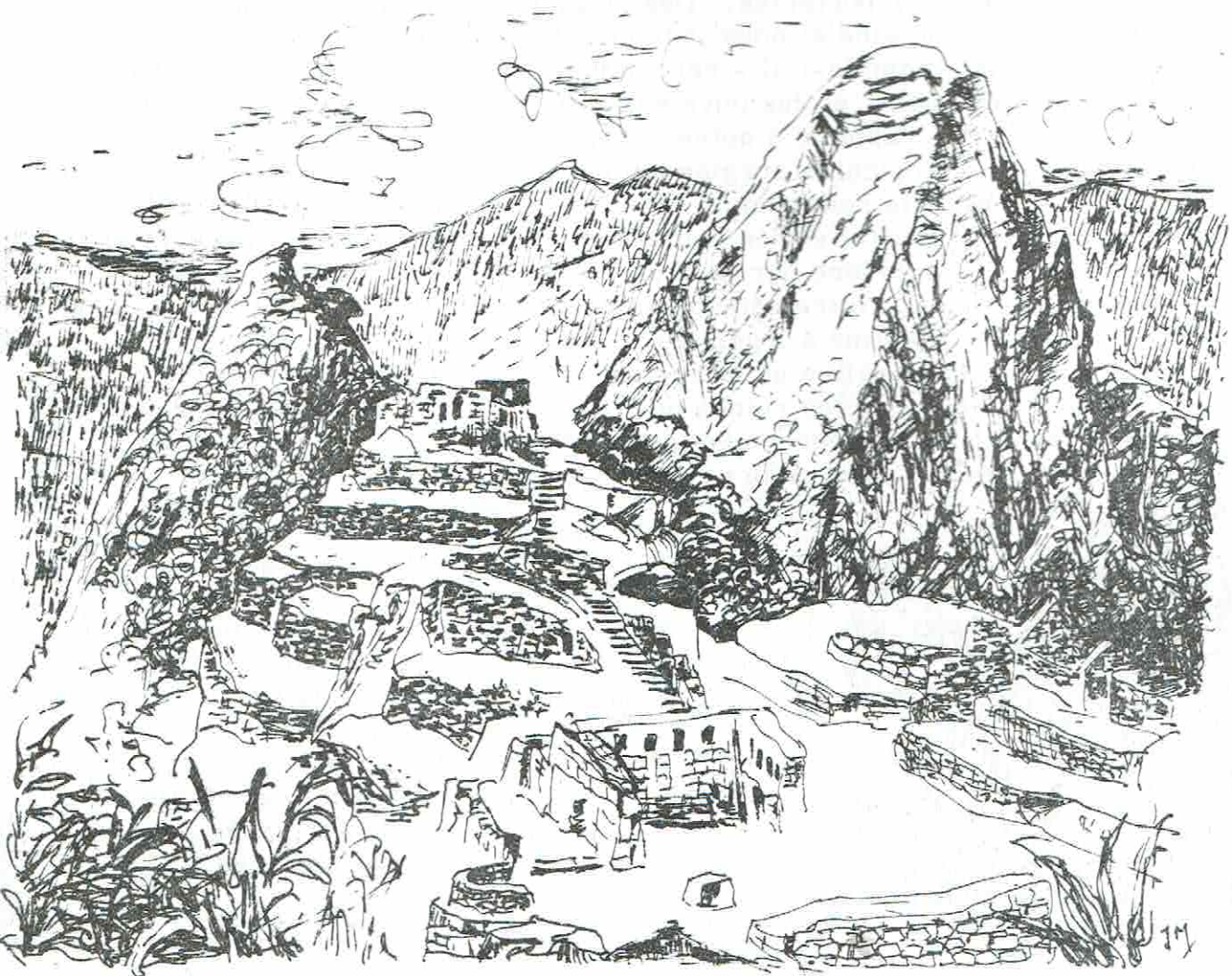
Un sentier très étroit et très raide est la seule percée dans cette inextricable végétation. Des deux côtés, c'est un rideau de verdure impénétrable. A deux reprises nous sommes obligés de nous retenir aux lianes qui pendent au-dessus de nos têtes, les différences de terrain n'apparaissant pas sous la végétation. C'est en poussant le cri de Tarzan que nous rejoignons notre chemin. Nouvel obstacle, peu agréable : une branche se met soudain à frétiller de la queue. C'est un petit serpent de 50 cm, mais qui a l'air très méchant. Seule

chose à faire si l'on n'est pas très courageux et si on n'ose l'enjamber : attendre qu'il veuille bien céder le passage ; ce qu'il fait assez rapidement , éffrayé sans doute. Des marches taillées dans le roc nous amènent assez péniblement à un col d'où nous atteignons les ruines d'Inti - Punku , avant-poste de Machu-Picchu. La vue sur la cité perdue est magnifique. En dix minutes nous retrouvons la foule et partons à la découverte de Machu-Picchu . Il est deux heures de l'après-midi . Nous avons très bien marché et sommes en avance sur notre horaire.

Dominant la cité et la vallée de l'Urubamba , se dresse le piton de Wayna-Picchu (nouvelle montagne) . Après trois jours d'entraînement ce petit éperon est rapidement gravi. Nous suivons du regard l'Urubamba qui va se jeter plus loin dans l'Amazone.

Notre randonnée est terminée. Il ne reste plus qu'à rejoindre la gare de Machu-Picchu , 500 m en contre-bas , d'où le train nous amènera , le lendemain, jusqu'à Cuzco .

E. et J. Heitz



Regards sur le passé ... et sur l'avenir

Aucune autre manifestation que l'Assemblée générale de 1978 n'aurait mieux pu marquer la clôture de l'année du centenaire de notre section.

Si nous avons dû reculer ces festivités d'un an, au profit de nos amis romarimontains, elles n'en ont pas, pour autant, perdu leur signification. La venue dans nos murs des nombreux représentants de notre vaste association permettra de célébrer solennellement le jubilé d'une section en constante progression et qui témoigne, aujourd'hui, une activité exemplaire.

La section wissembourgeoise du Club Vosgien a commencé son existence le 7 mai 1877; elle a connu, durant tout ce siècle, bien des vicissitudes, bien des difficultés, bien des épreuves. Elles ont toujours été surmontées grâce au courage et à la patience de ceux qui avaient la charge des destinées de la section.

Jusque vers la fin du siècle, l'effectif était peu important : à peine une cinquantaine de membres, presque tous des fonctionnaires habitant au chef-lieu. Vers la fin du siècle, cependant, le nombre des membres s'est mis à progresser pour graviter autour de 150 à la déclaration de la première guerre mondiale. C'est encore avant 1914 que la section a construit la tour panoramique au sommet de la Scherhol, but privilégié de promenade des Wissembourgeois.

Hélas, cette belle et noble tour, en grès des Vosges, n'a pas survécu aux hostilités de 1940 : une charge de dynamite qui ne pardonne pas, l'a pulvérisée. Elle n'a pas été reconstruite.

La seconde guerre mondiale a laissé encore d'autres traces profondes : le réseau des sentiers était entièrement à refaire; bien des sites étaient ravagés. Mais, grâce au dévouement désintéressé d'un grand nombre de nos adhérents, ces traces ont pu être effacées rapidement.

Le travail de nos membres ne s'est, cependant, pas borné à la remise en état de ce qui a été endommagé. On voyait plus loin. La construction, au Col du Pigeonnier, d'une belle buvette en bois, suivie de celle de l'imposant chalet-refuge, témoignent bien de l'activité inlassable de nos membres, oeuvrant dans l'esprit d'idéal qui les a toujours animés.

Nombreux sont, d'ailleurs, ceux qui ont tenu à soutenir cette activité en donnant leur adhésion à la section. Plus près de nous, deux sous-sections ont été créées : celle de SKI qui a trouvé un écho très favorable auprès des amateurs de sports d'hiver, celle de Mothern, ensuite, groupant, dans cette localité près du Rhin, une bonne soixantaine de fervents de la montagne.

Oui, la section de Wissembourg est bien vivante. Elle compte, aujourd'hui, plus de 400 membres, chiffre impressionnant quand on sait que son rayon d'action ne peut s'étendre que sur un côté du territoire, l'autre, au Nord, étant limité par la frontière allemande. La relève des "anciens" s'opère, petit à petit, par les nombreux jeunes recrutés ces dernières années; leur entrain et leur dynamisme sont de bonne augure pour un heureux avenir de la section.

PROPOSITION DE RANDONNEE

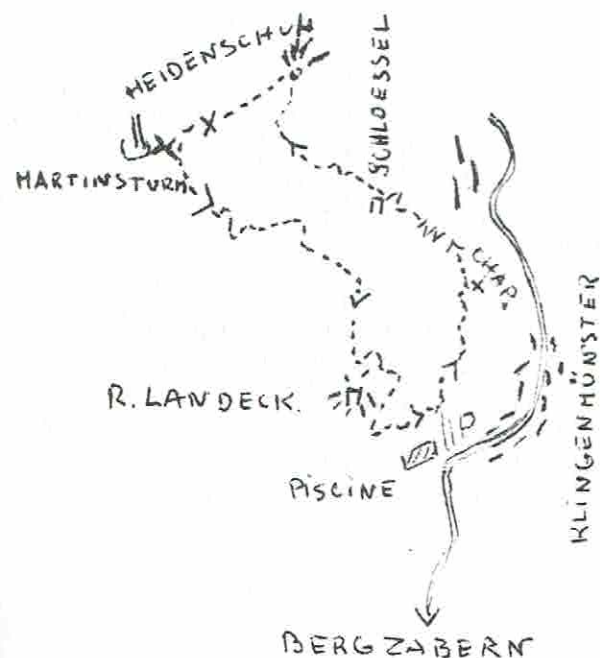
MONTS DU PALATINAT

Klingenmünster - R. Schlössel - Heidenschuh - Martinsturm -
R. Landeck - Klingenmünster

Durée : 2h10 de marche , 1h de visites et vues .

Accès : par Wissembourg (passage de frontière) , Bad Bergzabern à Klingenmünster, à 15 km de la frontière. Avant d'entrer dans le village prendre à gauche la route au panneau " Anlieger-verkehr frei " : passage autorisé pour aller au grand parking en face de la piscine .

Parcours : Face à la montagne vous avez à gauche la ruine imposante du Landeck, et à droite , là où la forêt s'arrête, la chapelle St. Nicolas à peine visible . Monter par les rues vers la vignes et à travers celles-ci vers la chapelle qu'on atteint en 15 min. Elle est fermée d'ordinaire. Continuer peu de minutes (route) jusqu'à l'entrée de l'immense complexe de la " Nervenlinik " . Entrer en forêt à gauche en suivant toujours le chiffre 6 en noir sur disque blanc. Après 3 à 4 minutes nous arrivons devant le Turmburg-Schlössel que nous contournerons tout à l'heure par la droite. La visite offre un intérêt réduit et prend peu de temps. Ayant repris le chemin qui descend un peu jusqu'à une bifurcation mal marquée , prendre là , vers la gauche, le chemin qui monte . Suivre le -6- . En moins d'une demi-heure on atteint la pointe Nord du Heidenschuh. Belle vue sur la Madenburg et le Rehberg à gauche. Puis visiter la crête du Heidenschuh - vieux camp refuge , il y a plus de 2 000 ans. - Légère descente à un col où il faut continuer tout droit en montant. Au prochain carrefour le 6 tourne à gauche à angle droit, mais nous prenons d'abord à droite où bientôt une pancarte indique la montée au Martinsturm (Treutelsberg) . Belle vue sur le Trifels. Revenir au carrefour et suivre le 6 qui en 50 min. descend par la Marthaquele jusqu'à la ruine Landeck (la tour et la buvette sont fermées le mardi) . Très belle vue . Pour finir descendre la route goudronnée sur une vingtaine de pas ; là le chemin prend à droite en descendant. Suivre les balisages multicolores, mais avant d'arriver dans la vallée ne pas hésiter à tourner à gauche vers le village. De la ruine à la voiture 20 minutes.



(Reproduction interdite)

FEIEROWED

Hinter de Scherhol geht d'Owedsunn under.
Vun meinem Fenschder betracht ich des Wunder.
Drunte im Gassel sin d'Gnegges so munder.
Hinter de Scherhol geht d'Owedsunn under.

Am Himmel isch's gäl un isch blo un isch rot.
Vun sälwer vergesst ma all Läd un all Not.
Ich spier mich wie sicher vor Sind un vor Tod.
Am Himmel isch's gäl un isch blo un isch rot.

Ganz goldig rechts driwe steht de Keschtewald,
Driwer e Wölkel so wie e Mönchegstalt,
Wu vun dere Kanzel e Predig rabhalt.
Ganz goldig rechts driwe steht de Keschtewald.

Un goldig glänzt undedra Weisseburg.
A Fliecher rast brillend an de Wolke durch,
Hinter sich spaucht er e grolächti Furch.
Scheen goldig bleibt awer mei Weisseburg.

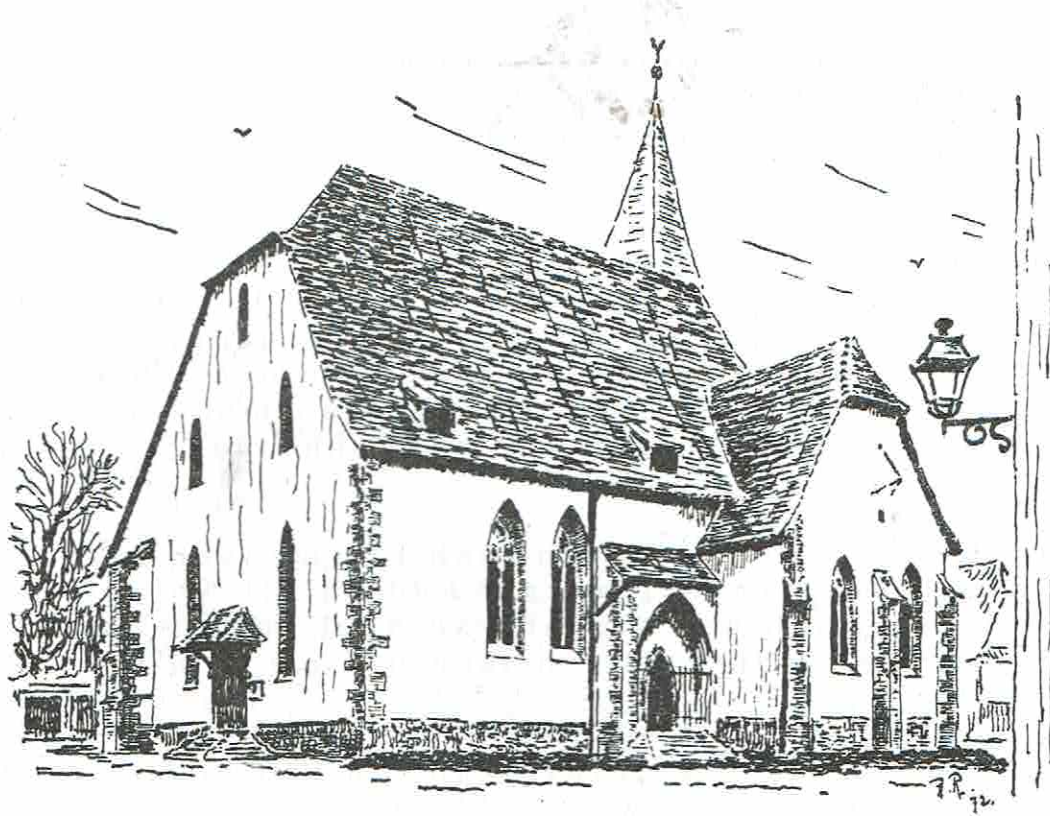
+ + +

Dehäme in Weisseburg do isch gut sei.
Ich geh jo gern a in d'Fremde weit nei,
Awer ball treibt's mich heimwärts so zwischenei :
Dehäme in Weisseburg do isch gut sei.

C. V.

Friehjohr 1978 .

L'ÉGLISE St. JEAN DE WISSEMBOURG



L'église St. Jean , dont la silhouette surprend par sa toiture élevée, ne manque pas de frapper le visiteur en raison de la singulière cohabitation de style roman et de style gothique. De l'ancienne église romane à trois nefs à plein-cintre subsistent trois axes et divers autres éléments , notamment une sculpture de l'agneau pascal sur une fenêtre visible au-dessus de l'arc central. Elle remonte au 8ème siècle et son âge permet de penser que l'origine de l'édifice est à rechercher bien au-delà de 1234 , année de l'achèvement du clocher.

L'église romane qui fut l'église paroissiale de la ville libre du Saint Empire s'est-elle avérée trop petite ? L'on peut y voir la raison de sa démolition partielle et de son agrandissement en style gothique , achevé au XIVème siècle. A cette époque remonte ce qui reste des anciens vitraux, sous la forme d'un médaillon visible dans la chapelle latérale, à laquelle donne accès l'arc de droite. Dans un local attenant au clocher, quelques fresques, dont les plus anciennes datent du 14ème siècle, sont les témoins d'une époque peu connue de l'histoire de l'église , dédiée initialement à St. Jean Baptiste.

En 1522, le curé de St. Jean , Motherer, sollicita Martin Bucer, Sélestadien d'origine et gagné au mouvement de la Réforme, de prêcher sur les textes de la Bible. Durant 6 mois, Bucer a interprété aux Wissembourgeois la 1ère Epître de l'apôtre Pierre et l'Evangile selon St. Matthieu. A la suite de menaces réitérées de l'évêque de Spire, dont dépendait Wissembourg, le gouvernement de

la ville pria Bucer de partir. Ce dernier se rendit à Strasbourg, où il devint le promoteur de la Réforme de l'Eglise, après en avoir jeté les bases à Wissembourg. A partir de 1536, l'église St. Jean servit au culte protestant, exception faite pour la période de l' " Interim " 1549 - 1555 . En vertu d'un décret royal , elle devint église simultanée en 1684. L'année de la Terreur (1794) vit l'église profanée et transformée en temple de la raison. Les traces de coups de ciseau, au-dessus d'un tabernacle, sur le côté gauche du choeur, témoignent encore du fanatisme destructeur des révolutionnaires.

Sous l'administration napoléonienne enfin, St. Jean devint le lieu de culte de la paroisse protestante , alors que l'ancienne église abbatiale St. Pierre et Paul fut attribuée à la paroisse catholique.

Un buste représentant le réformateur Martin Bucer rappelle la commémoration du tricentenaire de la Réforme , en 1817 . Il s'agit d'une oeuvre du sculpteur strasbourgeois Landolin Ohmacht, don des jeunes gens de la paroisse. A la même occasion, les paroissiens firent don d'une somme d'argent permettant d'acquérir une cloche. Une seconde cloche fut acquise en 1846, lors du tricentenaire de la mort de Luther. Réquisitionnée en 1917, elle fut remplacée en 1923 par une cloche sortie des ateliers de la firme Causard. Le poids des deux cloches est de 650 kg et de 1 400 kg .

Au cours des opérations militaires de janvier 1945, l'église St. Jean a été touchée par deux bombes d'avion qui ont éventré le côté Nord de la nef, causant d'importants dégâts, entre autres, la destruction de la chaire et de l'orgue, oeuvre du célèbre facteur d'orgues Silbermann.

Ce n'est qu'en 1958 que les paroissiens ont pu réintégrer leur lieu de culte dont la restauration, placée sous la direction du Service des Monuments Historiques à Strasbourg et du Ministère des Beaux-Arts à Paris , a été achevée, exception faite pour la sacristie , en 1967 . L'achèvement de la reconstruction des orgues , effectuée par la maison Muhleisen, se situe en 1961. L'ancien instrument qui a servi jadis aux concerts du Dr. Schweitzer est remplacé par un orgue moderne comprenant 26 registres . Des parties de l'orgue de Silbermann ont pu y être incorporées.

Dans la cour longeant le bas-côté Nord , sont dressées des pierres tombales de familles patriciennes et pastorales datant du XIIIème au XVIIème siècle et provenant de cimetières qui ont entouré autrefois les églises St . Jean et St. Michel.

St. Jean et St. Pierre et Paul sont les deux seules églises survivantes d'une époque où Wissembourg a compté au moins 5 lieux de culte : St. Etienne, à l'extrémité ouest du rempart , St. Michel, sur l'emplacement de l'actuel foyer paroissial protestant, l'église des Dominicains qui subsiste encore en tant que bâtiment

A notre époque , marquée par un matérialisme croissant, les deux églises ont pour vocation d'être, non seulement les témoins d'un passé mouvementé, mais encore de rappeler à notre civilisation l'héritage chrétien auquel elle doit d'être .

A. R.

Pater Noster de Wissembourg

1) Le Pater noster de la Vulgata (Matth. 6, 9-13)

Pater noster, qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum. Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua, sicut in caele et in terra. Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie, et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris, et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Amen.

2) Le " Fater unsêr " de Wissembourg
(Vieux - haut- allemand : fin du VIIIème siècle).

Fater unsêr, thû in himilom bist, giuufhit sî namo thîn, quaeme rîchi thîn, uerdhe uilleo thîn, sama sô in himile endi in erthu. Broot unseraz emezzigaz gib uns hiuti. Endi farlâz uns scudhi unsero, sama sô uuir farlâzzem scolôm unserêm. Endi ni gileidi unsih in costunga, auh arlôsi unsih fona ubile.

3) Le " Fater unseer " de Saint Gall (Suisse)
(Vieux-haut-allemand : fin du VIIIème siècle)

Fater unseer, thû pist in himele, uufhi namun dînan, qhume rîhhi dîn, uerde uillo diin, sô in himile sôsa in erdu, prooth unseer emezzihic kip uns hiutu, oblâz uns sculdi unseero, sô uuir oblâzêm uns sculdikêm, enti ni unsih firleiti in khorunka, ûzze lôsi unsih fona ubile.

4) Le " Vaterunser " allemand (Version de 1939)

Vater unser, der Du bist im Himmel, geheiligt werde Dein Name ! Zu uns komme Dein Reich ; Dein Wille geschehe wie im Himmel, also auch auf Erden ; unser tägliches Brot gib uns heute und vergib uns unsere Schuld, wie auch wir vergeben unsern Schuldigern ; und führe uns nicht in Versuchung, sondern erlöse uns von dem Ubel. Amen.

+ + + + +

L'Admonitio generalis de Charlemagne

Aucun texte ne caractérise mieux l'histoire de l'allemand que le " Vaterunser " , prière millénaire dont les différentes versions illustrent parfaitement les différents stades de l'évolution de cet idiome .

Par son " Admonitio generalis " d'Aix-la-Chapelle (789) , Charlemagne avait invité évêques et abbés à se familiariser avec l'oraison dominicale . Il leur avait demandé de faire des textes sacrés l'objet de la prédication populaire. Il est ainsi à l'origine de plusieurs traductions de la " Vulgata " latine en

vieux-haut-allemand .

Ce que les médiévistes nomment " Das Weissenburger Vaterunser " est extrait du " Cathéchisme de Wissembourg " rédigé à la fin du VIIIème siècle dans la ville qui porte ce nom et qui est située à la limite actuelle de l'Alsace et du Palatinat , c.à d. , dans une région qui, du point de vue dialectal , représente le francique rhénan méridional et non l'alémanique.

La traduction du Pater noster par un moine de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse germanophone , dénommé pour cette raison " St. Galler Pater noster " et rédigé à l'usage des fidèles , est également due à l'impulsion donnée par l' " Admonitio generalis " de 789. Cette version révèle assez nettement des caractéristiques alémaniques.

Graphie et phonétique

Ces textes écrits en vieux-haut-allemand ont fixé , tant du point de vue graphique que du point de vue flexionnel, un état très archaïque , parfois à peine intelligible de la langue. Certaines mutations ou évolutions vocaliques et consonantiques n'avaient pas encore eu lieu .

Noter , par exemple , l'emploi de :

- th pour d : thû = nha du ; thîn = nha dein ; erthu = nha Erde ;
- sc pour sch : sculd(h)i = nha Schuld

En alémanique il y a un durcissement des occlusives par rapport à celles du rhénan :

- pist = bist : nha ; brooth = nha : Brot ; kip = nha : gib

Du point de vue graphique noter aussi l'emploi de u pour v , de uu pour w :
giuuûhit = nha : geweiht ; uilleo = nha : Wille ; uuir = nha : wir .

Remarquer la fréquence des voyelles redoublées pour marquer leur durée :

- broot , prooth = nha : Brot ; diin (dîn) = nha : dein ; unseer , unseero = nha : unser , unsere .

Le vocalisme est bien celui du haut-allemand :

- le digramme iu correspond au nha eu : hiutu , hiuti = nha : heute
- la diphtongaison bavaroise (mha î , û , iu = nha : ei , au , eu) n'avait pas encore eu lieu (au XVème siècle seulement) :
thîn , dîn , = nha : dein ; rîchi = nha : Reich
- l'inflexion par un î subséquent n'apparaît pas encore :
ubile = nha : Ubel ; arlôsi , lôsi = nha : erlöse .

Noter aussi le vocalisme ancien des préfixes : arlôsi = nha : erlöse
farlâz = verlasse ; firleiti = nha : verleite ; gileidi = nha : geleite

abréviations : vha = vieux haut allemand
mha = moyen haut allemand
nha = nouveau haut allemand / allemand moderne

La flexion nominale

Quant à la flexion nominale, elle rappelle encore celles des langues anciennes par la variété des voyelles désinentielles :

- Nominatif sing : namo = nha : der Name ; uulleo = nha : der Wille ;
rîchi = nha : das Reich ;
- Datif sing. : in himilem , in himile = nha : im Himmel ;
in erthu = nha : auf der Erde , auf Erden .
- Accusatif pluriel : sculd(h)i unse(e)ro = unsere Schuld.

La déclinaison de l'adjectif est également caractérisée par des terminaisons très anciennes :

Broot unseraz emezzîgaz = nha unser beständiges Brot .

L'adjectif possessif peut être postposé :

Fater unser = nha : unser Vater ; Broot unseraz , prooth unseer =
nha : unser Brot ; namo thîn = nha : dein Name ; rîchi thîn ,
rîhhi dîn = nha : dein Reich ; sculdi unse(e)ro = nha : unsere Schuld .

La flexion verbale

La flexion verbale comporte elle aussi de nombreux traits frappants, très anciens :

- la désinence de la 1ère pers. du plur. au présent de l'indic. en -em
(cf. latin -amus , -emus , -imus) : uuir farlâzzem , uuir
oblâzêm = nha : wir verlassen (wir vergeben) .
- l'impératif sing. en -i :
gileidi , firleiti = nha : geleite , verleite ; (ar)lôsi = nha : (er)löse.

Le vocabulaire

En ce qui concerne le vocabulaire, il y a des mots difficilement identifiables :

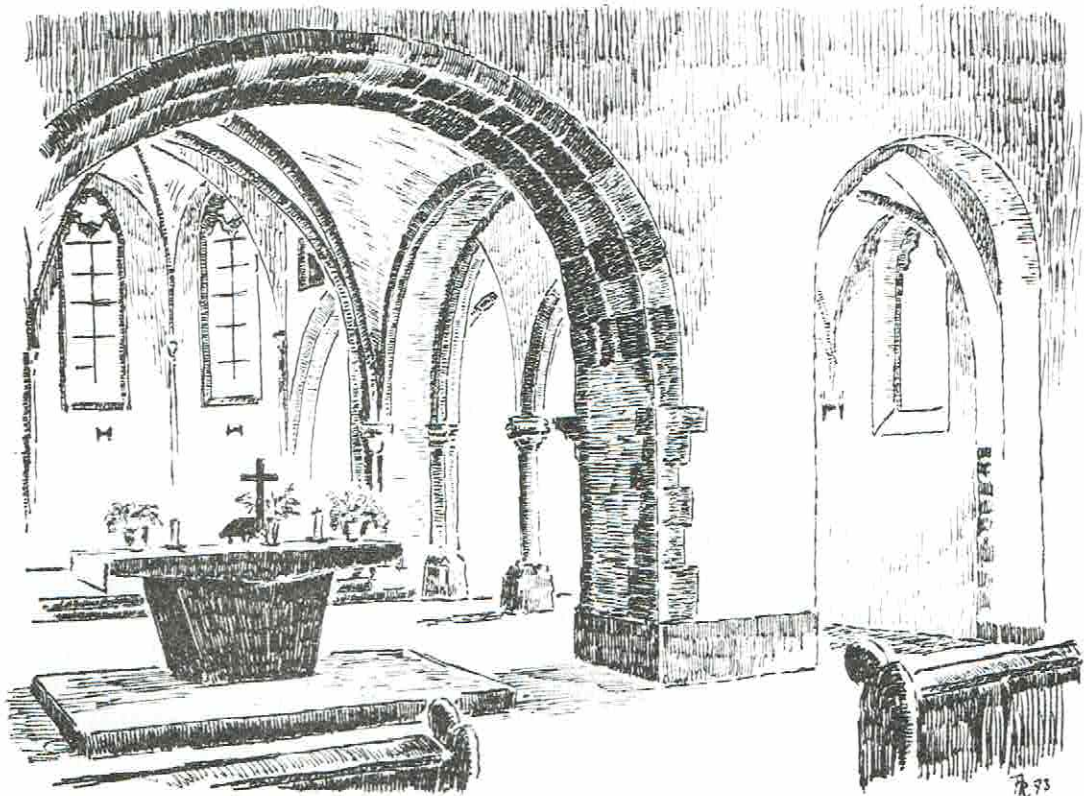
- quaeme , ghueme = impératif de vha. quëman = nha : kommen
- sama sô (conj) = nha : wie auch (de même que , comme) ;
- emezzig , emezzihic (vha ; emmizig) = nha : emsig , beständig
(constant , quotidien)
- costunga , khorunga = nha : Versuchung (tentation) - dérivé du verbe
korôn = nha : (er)wählen , erproben (choisir , mettre à l'épreuve)
cf. mha : auserkoren .
- endi , enti , (vha unde , unte) = nha : und
- unsih = nha : uns ;
- fona = nha : von .

Certes, il reste d'autres caractéristiques à commenter ; ces quelques remarques et notes explicatives devraient néanmoins suffire à élucider la version primitive de la " prière des prières " et permettre aussi de mesurer l'ampleur des changements de tous ordres qui y sont survenus au cours des siècles écoulés.

La version actuelle n'en est que le prolongement, l'aboutissement d'une lente évolution qui a su concilier la beauté formelle, sobre et archaïque, de la prière, reflet d'une foi ardente et sincère, avec les impératifs grammaticaux et stylistiques de l'allemand moderne.

Raymond Matzen
Institut de dialectologie alsacienne
Université II - Strasbourg

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



Eglise protestante St-Jean Wissembourg
Vue sur le chœur (dessin de A. Roth)

LE LIVRE DES EVANGILES DU MOINE OTFRID +)

Otfrid : Evangelienbuch



OTFRID, moine bénédictin, natif de la région de Wissembourg, a composé un poème en langue francique : das EVANGELIENBUCH, terminé vers les années 865 - 868. Son oeuvre comprend cinq livres, inspirée des quatre Evangiles et des Pères de l'Eglise. Il compose en langue parlée courante au lieu du latin qui était alors la langue écrite. Il est le premier de langue allemande (vieux haut allemand) à utiliser la rime à la fin des vers.

Ce moine Otfrid est pour nous Wissembourgeois un très lointain " ancêtre " et la langue que nous parlons est enracinée dans la langue de son poème. Nous ne savons pas grand chose de cet érudit, hormis ce qu'il nous apprend dans son écrit sur le but de son oeuvre et sur lui-même.

Ce modeste article ne veut en aucune façon être un savant traité. Il se propose plutôt de dégager ce que Otfrid nous apprend sur la vie et les coutumes du IXème siècle dans notre contrée. Le lecteur du LIEN prendra peut-être quelque intérêt à ce qui s'est passé il y a plus de onze siècles à l'endroit où nous vivons.

QUI EST OTFRID ?

Enfant, il a sans doute fréquenté l'école du couvent des bénédictins de Wissembourg. Ses " Widmungen " nous permettent de croire qu'il a suivi des cours à l'école de Constance et aussi à la très fameuse Ecole de Fulda. Là-bas il travaille sous la direction de Hrabanus Maurus (devenu archevêque de Mayence en 847) Il se lie d'amitié avec deux moines de Saint Gall en Suisse, Hartmuat et Werinbert. Nous apprenons qu'il est lui-même moine et prêtre ; il revient au couvent de Wissembourg comme " recteur de l'école ". Son nom est mentionné à Wissembourg en 851 et à partir de 868 toute trace d'Otfrid a disparu.

SON OEUVRE

Otfrid nous apprend qu'il est Franc et qu'il tient tout particulièrement à écrire dans sa langue natale. Certes, il veut imiter Virgile et Ovide, mais il s'écarte du modèle latin alors en usage pour s'adresser à la population de notre région et à tous ceux de langue tudesque. Parce qu'il est fier d'être

Franc, il tient à chanter les louanges du Seigneur dans sa langue usuelle. Quelques vers vous permettront de goûter la saveur de la langue du Moyen-Age naissant. Les voyelles sont très ouvertes, particularité que nous retrouvons encore actuellement dans notre parler wissembourgeois :

" Nu es filu manno inthîhit, in sîna zungun scrîbit,
ioh îlit, er gigâhe, thaz sînaz io gihôhe :
Uuânana sculun Francon ênon thaz biuuânkon,
ni sie frenkisgon bigînnen, sie gotes lob singen ? "

(Otf rid I, 4 / 31-34)

trad. : Da es ein jeder unternimmt, in seiner Sprache zu schreiben,
und er sich beeilt, das seine emporzubringen :
Warum sollten da die Franken es vermeiden
in fränkisch zu beginnen Gottes Lob zu singen ?

Certains passages, fortement rythmés, avec refrain, nous autorisent à admettre que l'une ou l'autre partie était destinée à être chantée avec soliste et chœur. Otf rid emploie les termes : " cantus lectionis - lêsar, gîsingên " (chanter et lire) Cette forme de liturgie est encore en usage de nos jours : invocation chantée par l'officiant et versets repris en chœur par la communauté des fidèles. Ainsi présenté le Evangélienbuch n'est pas seulement une traduction des Evangiles, il comporte également des adjonctions des textes des Pères de l'Eglise et des passages développés par Otf rid lui-même.



Car il s'agissait bien d'enseigner les fidèles. Il fallait mettre à la portée de la population la Bonne Nouvelle du Christ. Otf rid était " Maître d'école " - ne l'oublions pas - et comme tel il avait le souci de se mettre au niveau de son auditoire. Il le fait à sa manière. Que pouvait bien représenter pour un paysan ou un artisan de notre région " une voix qui crie dans le désert ? " , une colline plantée d'oliviers, la valeur d'un puits et le don d'une gorgée d'eau ? L'eau coulait ici en abondance, la végétation était très dense et les forêts profondes, pratiquement impénétrables. Otf rid adapta son texte aux circonstances données, soucieux avant tout de rendre une situation compréhensible, plutôt que de transcrire un texte à la lettre, cependant avec la préoccupation constante de rester fidèle à l'essentiel du message chrétien. C'est justement cette souplesse, ce pouvoir d'adaptation (Einfühlungsvermögen) qui donnent un intérêt particulier au Evangélienbuch. N'oublions pas que Charlemagne venait de faire régner l'ordre dans son royaume, suscitant la création d'une école par diocèse et n'hésitant pas à employer la manière forte pour faire accepter le christianisme. Les bonnes gens étaient déroutées, désorientées : voilà que toutes les vertus pratiquées jusque-là étaient honnies, remplacées par une éthique nouvelle.

Ce qui leur assurait la défense contre l'envahisseur, la survie face à une

nature hostile, devenait péché grave et conduisait à la damnation éternelle ! On ne peut pas faire table rase avec des traditions séculaires. Le peuple germanique était un peuple de paysans-artisans et de noblesse guerrière. Ils étaient volontiers hâbleurs, adonnés au jeu, gros buveurs. Des moeurs rudes étaient liées à un environnement inhospitalier. La vengeance était un impératif inscrit dans l'éthique de la chevalerie. Et voilà qu'il faut se convertir à l'humilité, la douceur, la mansuétude, jusqu'à aimer ses ennemis !...

Cet enseignement risquait l'échec. Otfrid l'a compris. Il fait évoluer ses personnages dans un cadre plus accessible à ses lecteurs : le Christ est un roi du ciel, bien sûr (himiligo kuning), mais également un roi de la terre, dans une perspective germanique, un roi de race noble, puissant, courageux et fort : ainsi avec une toute petite escorte il va à la rencontre de ses ennemis au Jardin de Getsemane - par contre Otfrid ne mentionne pas l'angoisse du Christ devant sa Mort et sa Passion.

Les apôtres se situent par rapport au Christ comme les suivants de la société moyenâgeuse. Ils sont dans un rapport de dépendance. Otfrid parle d'eux comme "die dienerschaft", ils forment l'escorte du roi : "dhegana" (héros, guerrier).

A côté de cette suite évoluent les "friuwe" (hommes libres) qui sont les "burgliut" et les "unfriuwe", les "knechta, scalka" (cerfs, enchaînés) Otfrid s'intitule lui-même "scalka" et étend ce terme à toute l'humanité.

Par contre Marie, de sang royal, habitait un palais au moment de l'Annonciation.



Out cela peut paraître surprenant avec le recul du temps. Mais Otfrid était homme de son époque, enraciné dans son pays natal, influencé par son milieu sociologique.

Ce qu'il cherchait avant tout c'était à enseigner "le peuple tudesque", le convertir au Dieu unique et détrôner le panthéon germanique. L'idéal chrétien devait enfin remplacer les croyances païennes encore fortement ancrées dans la population. Les prières et les chants chrétiens devaient se substituer au culte de la magie. Avec une singulière intuition Otfrid s'est adapté au niveau de son auditoire, nous dirions en langage moderne : il a écouté la base. Tout ce qui lui servait dans son dessein lui fut d'utilité, tout ce qui entravait son but était résolument ignoré, ou transposé.

Faut-il le répéter ? Otfrid était autant un pédagogue averti, qu'un poète précurseur.

B.H.

La première sortie de l'année

Le temps était tout-à-fait acceptable en ce dimanche 15 janvier. Un vent d'Est un peu frisquet, peut-être, mais il en aurait fallu bien plus pour décourager nos vaillants marcheurs, relativement nombreux à cette première sortie de l'année.

Et, pour une fois, ils ont pris le train, ce qui, en soi, était déjà un évènement.

A 9 h 30, après une photo de groupe sur le quai de la gare, ils montèrent dans l'autorail qui, en un quart d'heure, devait les mener à Soultz-s/Forêts.

A leur descente du train, ils ont été reçus par M. Mortier de la section de Soultz-sous-Forêts-Merkwiller, qui s'était aimablement offert de les accompagner dans leur randonnée.

Le groupe emprunta l'itinéraire classique par Retschwiller et Memmelshoffen jusqu'au moulin de Wintzenmühle. Il y avait là, autrefois une auberge qui était une agréable étape pour les touristes à pied; c'est, aujourd'hui, une propriété privée.

Puis les randonneurs suivirent le sentier des Moulins, toujours plein de charme et qui était, avant-guerre, un des parcours préférés des adeptes du Club Vosgien de la région. Ce sentier longe le ruisseau de Wintzenbach qui alimentait, jadis, six moulins étagés sur près de 4 km., de trois d'entre eux, il ne reste plus que des vestiges plus ou moins visibles. Quant au ruisseau, il marque, malheureusement lui aussi, les traces d'une indéniable pollution, en bien des endroits.

Vers midi, le groupe se retrouva au Restaurant de l'Aviateur à Drachenbronn où les attendait un excellent déjeuner.

Revigorés et pleins d'entrain, nos marcheurs quittèrent cet accueillant local deux heures plus tard. Par Cleebourg et le vignoble, ils rallièrent Wissembourg peu après 16 heures.

Tous les participants sont rentrés très satisfaits de cette première sortie dont le succès est de bonne augure pour les prochaines excursions.

Grand succès de la sortie
d'après-midi du 12 février

Cette promenade traditionnelle d'après-midi a vu la participation de près de 75 personnes. Le temps était agréable, modérément froid, sans vent. Sur les sommets, il y avait 15 cm de neige à la grande joie des jeunes.

A l'issue de la promenade qui, comme d'habitude, s'était effectuée autour du Luxenkopf, les participants se sont retrouvés au Refuge du Pigeonnier pour une sympathique réunion amicale.



La sortie du 12 mars 1978 à Wengelsbach

La participation à cette excursion, en ce dimanche d'élections législatives, était relativement importante.

Pour permettre à chacun d'accomplir son devoir électoral, le départ avait été reporté à 9 h 30. Une bonne quarantaine de membres étaient au rendez-vous, au parking de l'Etang du Fleckenstein.

Les marcheurs montèrent d'abord à la ruine du Fleckenstein, puis, après être revenus dans le vallon près de Hirschthal, ils longèrent la frontière jusqu'au rocher du Zigeunerfels d'où ils descendirent au pittoresque hameau de Wengelsbach. Ce charmant petit village isolé est vraiment l'endroit rêvé pour ceux qui recherchent le calme et la tranquillité. On n'y voit que peu de voitures, mais beaucoup de randonneurs pédestres qui, pour la plupart, viennent d'Allemagne, la frontière se trouvant à quelques centaines de mètres de là.

Au restaurant de l'endroit, que nos marcheurs occupèrent jusqu'à la dernière place, il leur fût servi un excellent déjeuner, préparé avec art par la propriétaire des lieux, une sympathique jeune femme d'ailleurs originaire de Wissembourg.

Le retour se fit par la ruine et la ferme de Froensbourg, jusqu'à l'étang du Fleckenstein où les participants reprirent leur voiture.

Pendant toute la journée, les randonneurs bénéficièrent d'un temps printanier, ce qui, bien entendu, contribua au succès de la sortie.

La sortie traditionnelle de la tarte flambée

Quoique le printemps, cette année, soit plutôt froid et humide, les jours de sortie du Club Vosgien sont, toujours, gratifiés d'un temps doux et ensoleillé. Une fois de plus, c'était le cas pour l'excursion traditionnelle du "Flammkueche".

Et pourquoi ne pas manifester notre reconnaissance à Saint-Pierre, pour ses faveurs spéciales, en le nommant membre d'honneur de notre section ?

Ils étaient près de 70 au rendez-vous au Col du Pigeonnier; comme l'an dernier, on se dirigea vers Pfaffenbronn en empruntant l'itinéraire classique par le Luxenkopf, le col du Stiefelsberg et le Col du Pfaffenschlick. On atteint Pfaffenbronn vers 12 h 30.

Et ce fût, au restaurant Muller, la dégustation de la tarte flambée, cette célèbre et succulente spécialité de la région.

Pour le retour, on rallia Climbach par les prés et les bois; de Climbach, les randonneurs descendirent vers le vallon du Lauterbaechel jusqu'à la croisée du Gros Sapin d'où ils remontèrent au Col du Pigeonnier par le Sentier Redslob.

Ce fût une journée réussie à tous points de vue et qui aura laissé une excellente impression parmi les participants dont quelques nouveaux membres.

La sortie du 1er Mai perturbée par la pluie

Malgré le temps maussade, les participants à cette 6e sortie à l'aube du 1er Mai étaient relativement nombreux.

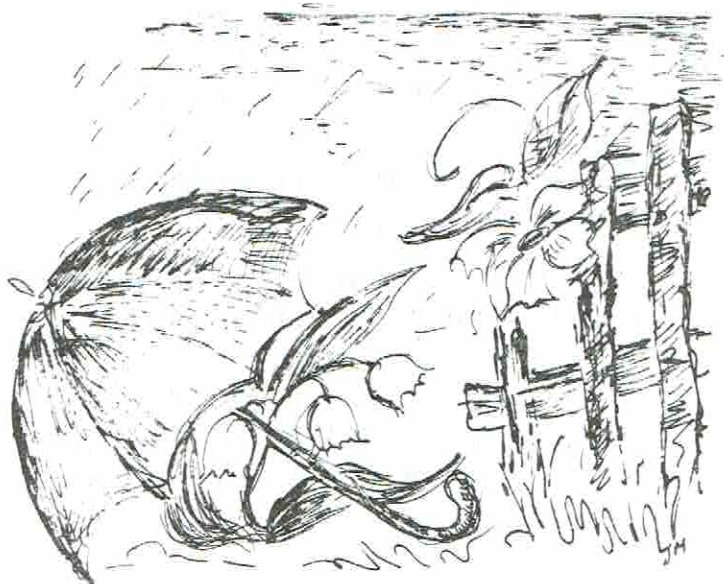
Peu après 4 h 30, les marcheurs prirent le départ en direction de la Scherhol. Il tombait une petite pluie fine, persistante, mais, malgré tout, pas très gênante; toutefois, il n'était pas question, cette fois-ci, de voir le lever du soleil.

Après avoir suivi l'itinéraire habituel par le Birkenthal et le Mühlkopf, les participants arrivèrent vers 6 h 30 au Refuge du Pigeonnier où leur fût servi, selon une habitude maintenant bien établie, une succulente omelette au lard suivie de café et de gâteau.

A la suite de ce substantiel "petit déjeuner", Mlle. Haeusser, membre de la section, qui avait tenu à prendre part à cette sympathique randonnée, dit deux de ses poèmes en dialecte, évoquant les promenades d'antan à la maison forestière ou vers le "Keschwald", poèmes d'un charme exquis, dont elle a le secret. Il va de soi que Mlle. Haeusser a été vivement applaudie.

Malheureusement, lorsqu'après ces instants d'agréable détente, sonna l'heure du retour, il pleuvait des cordes; un certain nombre de participants, profitèrent de voitures présentes pour regagner la ville; les plus intrépides, cependant, tinrent à respecter le programme établi et redescendirent à pied.

Domage que le mauvais temps ait un peu gâché cette sortie, mais ceux qui y ont participé n'ont nullement été affectés et se sont déjà donné rendez-vous pour le prochain 1er Mai, dans l'espoir que le ciel soit alors plus clément.



CARNET DE FAMILLE

Madame et Monsieur Kéromen, ingénieur de l'O.N.F., chef du Centre de gestion de Wissembourg, ont eu la joie, en janvier dernier, d'annoncer la naissance de leur fils Christian.

Tardivement, mais bien sincèrement, nous formons des vœux de prospérité pour le jeune héritier et présentons tous nos compliments à ses parents.

Nous avons appris avec plaisir, la naissance, le 16 avril dernier, de Serge, fils de notre membre du comité, Monsieur Roland Fischer et de Madame née Hess.

Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents en les accompagnant de nos souhaits de prospérité pour le bébé.

NECROLOGIE

C'est avec beaucoup de regret que nous avons appris, en février dernier, le décès de M. Paul Ludecke, chirurgien-dentiste.

Le défunt était un grand ami du Club Vosgien dont il suivait, avec intérêt et sympathie, toutes les activités.

Nous lui garderons un souvenir ému.

De Bâle, nous est venu, le 3 mai, la nouvelle de la mort de M. Louis Rieber.

Membre du comité avant la guerre, M. Rieber était un ami fervent de la nature. En botaniste émérite, la flore de notre région était, pour lui, un sujet inépuisable d'études; tous ceux qui, au cours d'excursions, ont, avec lui, parcouru nos massifs, ont profité de ses grandes connaissances dans ce domaine.

Le souvenir de M. Louis Rieber restera vivant parmi nous.

NOUVELLES DE L'O.N.F.

M. Charles Haas, le sympathique agent forestier du triage de la Hardt, a, récemment, pris sa retraite, pour s'établir à Altenstadt.

M. Haas a, durant ses longues années de service à la maison forestière de la Hardt, toujours marqué un grand intérêt aux activités de notre section. C'est lui qui a été l'instigateur de l'aménagement, dans son secteur, du sentier circulaire des Tumuli, en voie de réalisation.

Nous souhaitons à M. Haas, une retraite longue, paisible et heureuse.

Un nouvel agent technique est arrivé à la maison forestière de Clébourg, vacante depuis plusieurs années : c'est M. Gilles Tesson, qui vient de la Haute-Marne.

Nous souhaitons, à ce jeune forestier, la bienvenue dans le secteur de nos activités, dans l'espoir, aussi, qu'il rencontrera de nombreux et nouveaux amis parmi les membres de notre section.